



THEO HAKOLA

LE RIRE ET LE CRI

ENTRETIEN SERGE CHAUVIN // PHOTO JÉRÔME SEVRETTE

IL EST NOTRE COMPAGNON DE ROUTE PAR EXCELLENCE. À LA FOIS MUSICIEN ET ROMANCIER, THEO HAKOLA NOUS PROPOSE AUJOURD'HUI *WATER IS WET*, SON HUITIÈME ALBUM SOLO. ET DANS LE CHAOS AMBIANT, SA LUCIDITÉ, SON ÉLOQUENCE, SA CONSCIENCE HISTORIQUE, SA DÉRISION ET SA PASSION INCARNÉE NOUS SONT PLUS CRUCIALES QUE JAMAIS.

Impossible de faire abstraction de la crise sanitaire, révélatrice d'une crise politique et sociale. Quelles réflexions cette situation t'inspire-t-elle ?

J'ignore encore ce que la crise révèle exactement en Europe – sinon qu'on est dans une merde noire ! En revanche, aux USA, elle confirme s'il en était besoin à quel point l'actuel Président est démuni, dépassé, minable. Et le plus affreux, c'est que même cette évidence-là n'en est pas une pour ses crétiens d'adeptes, alors que ce sont eux qui vont morfler le plus ; c'est cela que j'ai le plus de mal à encaisser. À titre personnel, on pourrait dire que je m'entraîne depuis longtemps pour ce genre de crise. Son aspect le plus spectaculaire, celui qui touche tout le monde – le confinement, l'enfermement, l'isolement –, je le pratique souvent, et j'aime ça. Et comme je n'ai ni enfant ni emploi régulier, même si la nature me manque, ça va. J'écris ; j'aurais honte de ne pas écrire maintenant. L'annulation de quelques concerts, la sortie d'un livre retardée, ce n'est rien comparé à ce qui vivent la plupart des gens.

Ton nouvel album comporte son lot de chansons politiques, mais aussi d'autres centrées sur la dimension amoureuse, voire érotique. Comment s'articulent à tes yeux le politique et l'intime ?

Les deux se mélangent depuis toujours dans mes chansons

comme dans mes livres, et dans ma vie aussi, si tout va bien – et parfois ça va plus ou moins bien. *In a Sauna You Sweat* est un manifeste orwellien, un vidage de sac – pour rire aussi, comme chaque fois que je monte sur mes grands chevaux – sans dimension amoureuse. En revanche, *Raining Embers*, c'est un mélange des deux comme je l'affectionne : une chanson d'amour politique, ou une chanson politique d'amour. Ça sert à ça, une chanson : à vider son sac, crier sa colère ou son amour, son désir, sa honte, son blues (politique et/ou amoureux), voire chanter la pêche à la mouche, l'amour des chiens, le manque de base-ball...

Tes albums récents privilégient l'écriture en anglais, et les enjeux politiques abordés sont plutôt américains. Pourquoi cette évolution ?

Je fais le même constat, sans vraiment l'expliquer. Plus je vis éloigné du monde dans lequel j'ai grandi, plus sans doute ce monde me manque. L'absence me pèse. Faire vivre mon pays dans mes textes, c'est y être un peu. Mes réactions viscérales à sa situation politique me prouvent que je reste américain avant tout. Je n'en suis pas fier, vu que j'habite ici, mais c'est ainsi, je suis ainsi. Par ailleurs, je ne maîtriserai jamais le français à 100 % et cela restera toujours un handicap pour l'écriture et pour le chant. J'ai appris le français un peu trop tard dans la vie, et sans jamais vraiment l'étudier, hélas. 🙄

Comment réagis-tu à l'idée qu'on puisse apprécier ta musique sans comprendre les textes ?

Tant mieux pour moi si on l'apprécie tout de même. Nombre de mes auditeurs aiment la musique des autres sans vraiment comprendre les paroles. C'est ainsi, même s'il est en effet un peu dommage, voire absurde de persister et de signer dans ma langue natale alors que je vis ici, mais... je veux faire de mon mieux, et c'est en anglais que je m'exprime le mieux.

La guerre d'Espagne te hante. En quoi ces événements résonnent-ils encore aujourd'hui ?

Leur tristesse est intacte, et ils résonneront jusqu'à ma mort. Comment ne pas être troublé, ému, inspiré par de telles histoires ? De plus, rien n'y est noir ou blanc, et il y a bien des leçons à en tirer, notamment sur l'importance capitale de la vérité ! Et, outre l'Histoire elle-même, il y a mon lien direct, personnel et humain, avec elle et avec ceux qui l'ont faite. En travaillant à New York avec le Comité américain pour l'Espagne démocratique, je me suis lié d'amitié avec tout un tas de vieux qui avaient fait cette guerre, et avec ceux qui menaient la lutte anti-franquiste du milieu des années 70. À vingt ans, ça marque. Par la suite, j'ai pu notamment rencontrer Jorge Semprun, qui comptait beaucoup pour moi, et jouer avec Orchestre Rouge à Madrid (au légendaire Rock-Ola) en pleine *movida*, grâce à des liens politiques que j'entretenais encore... Et je reviens sur cette guerre dans mon prochain roman. L'histoire est sans fin.

Who the Hell est une chanson d'amour où l'émotion, bien réelle, est filtrée par des références à des chansons préexistantes (de Billie Holiday à Joy Division). Pourquoi en passer par là ?

Pour m'amuser sans doute, même si ce que je raconte n'est vraiment pas amusant. Rien n'est plus drôle que le malheur, disait un personnage de Beckett. Je sais me faire larguer, comme beaucoup d'entre nous, et ça m'a réjoui de citer en hommage toutes ces chansons – parmi tant d'autres – qui ne cessent d'aborder ce motif de blues ô combien universel. Et pour la petite histoire : alors que je ne l'ai pas écrite suite à une rupture particulière, j'en ai vécu une peu après. C'était donc un présage.

Les références, l'autodérision peuvent apparaître comme autant de masques. Quelle est la part respective du personnage et du lyrisme, du jeu et du « Je » ?

Il s'agit moins de masques que de l'envie de faire sourire, d'amuser et de m'amuser. Le jeu, s'il y en a, part directement du « Je ». Le jeu, c'est peut-être l'exagération de certains aspects du « Je ».

Comment s'est décidée l'iconographie de l'album, majoritairement composée de portraits féminins ?

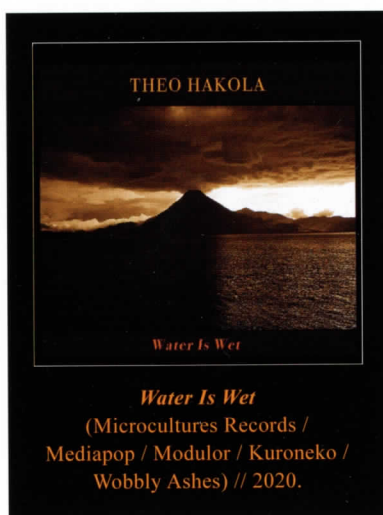
Ce sont des photos que j'ai prises entre les années 1970 et 1990. Il y en aura bien d'autres dans le recueil de récits autobiographiques et d'essais que j'ai achevé l'an dernier. La pochette de l'album, avec le volcan, est une vue du lac Atitlan au Guatemala, prise en 1974.

La chanson *Never Bought a Bottle of Water* se présente comme une « litanie d'erreurs », un faux mea culpa plein d'autodérision. Parmi ces erreurs supposées : « J'ai baptisé mon deuxième groupe Passion Fodder, je me voulais poète desperado ». Quel regard portes-tu aujourd'hui sur cette période ?

C'était chouette ! On avançait, on jouait beaucoup – et j'aime ça, merde ! Cinq albums en six ans : ça devrait toujours être ainsi. On tournait aux USA, on est même partis vivre à Los Angeles en 1989. Une merveilleuse aventure. Et je joue toujours des morceaux de Passion Fodder en concert.

Tu enregistres sous ton nom, mais entouré de musicien-ne-s exceptionnel-le-s. Quelle est la part collaborative de ta création ?

Je suis très fier de ce compagnonnage. Mais – hormis Bénédicte Villain qui crée l'essentiel de ses parties de violon et encore récemment co-écrivait certaines chansons – il n'y a plus guère de collaboration dans l'écriture et les arrangements, faute de jouer et de tourner davantage. L'économie du projet restreint le temps de répétitions et d'enregistrement, ce qui n'enlève rien au résultat, mais assurément au plaisir. En revanche, je peux prendre le temps de mixer, car cela se fait à la maison.



On t'a vu accompagner Jacques Bonnaffé dans une lecture/performance du *Dracula* de Bram Stoker. Comment abordes-tu un tel projet, et plus largement l'accompagnement de spectacles théâtraux ou de films muets ?

Dracula, c'était le projet de Jacques, mais il m'a laissé le champ libre. C'est un vrai génie, un acteur musical, illuminé. Son approche est improvisée, presque jazz, et je fais de mon mieux pour le suivre à la guitare et au piano. C'est un drôle de plaisir, chaque fois différent.

Au théâtre, j'ai surtout le désir de soutenir le texte, de le rendre encore plus lisible, audible et compréhensible, sans jamais le gommer. Puis d'épouser et, parfois, d'imposer un rythme qui va dans ce sens. La musique sert aussi à ponctuer, prolonger ou approfondir un sentiment, voire laisser respirer, réfléchir, en fonction bien sûr de la mise en scène. C'est finalement assez proche d'une musique de film. Mais pour nos ciné-concerts, on est assez libre, on tape tant qu'on veut, vu qu'il n'y a pas de paroles !

Ton nouveau roman devrait paraître bientôt...

Il paraîtra chez Actes Sud, sous le titre provisoire *À Côté du volcan* – sans doute plutôt en 2021, si on est encore en vie ! C'est un peu le miroir français du précédent, *Idabo Babylone* : aux dingues de chez moi (évangélistes et suprématistes blancs) succèdent les dingues de chez vous (des islamistes extrémistes) suite aux massacres de janvier et novembre 2015, et cela s'achève sur la petite île volcanique grecque de Nisyros. J'ai l'espoir d'une sortie américaine, mais avec cette crise et la récession qui va la suivre, comment savoir de quoi demain sera fait ? ☹

www.theohakola.com